Document generated on 07/18/2025 2:08 p.m.

Laval théologique et philosophique

# Hans Urs von Balthasar, *De l'Intégration. Aspects d'une théologie de l'histoire*, traduit de l'allemand par Hélène Bourboulon, Henri Engelmann, Robert Givord, Bruges, Desclée de Brouwer, 1970, (16 X 24 cm), 343 pages

Gilles Langevin, s.j.

Volume 27, Number 2, 1971

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1020244ar
DOI: https://doi.org/10.7202/1020244ar

See table of contents

Publisher(s)

Laval théologique et philosophique, Université Laval

ISSN

0023-9054 (print)
1703-8804 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Langevin, G. (1971). Review of [Hans Urs von Balthasar, *De l'Intégration. Aspects d'une théologie de l'histoire*, traduit de l'allemand par Hélène Bourboulon, Henri Engelmann, Robert Givord, Bruges, Desclée de Brouwer, 1970, (16 X 24 cm), 343 pages]. *Laval théologique et philosophique*, *27*(2), 197–199. https://doi.org/10.7202/1020244ar

Tous droits réservés © Laval théologique et philosophique, Université Laval, 1971

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

posé qu'il existe des hommes capables de réfléchir sur les derniers problèmes du moment, alors que la plus grande majorité y restait étrangère. La philosophie ne s'était jamais adressée à tous ; il n'est pas un seul philosophe qui ait jamais souhaité convaincre tout le monde. Ceci change avec Voltaire et surtout Jean-Jacques Rousseau. On cherche à répandre l'Humanité dans tous les cœurs, à repousser l'intolérance et le fanatisme. Ce mouvement s'accentue avec Kant, Hegel et Marx. Ces penseurs « posèrent dès lors le problème de la fin de la philosophie. Hegel tenait même son propre système pour l'accomplissement de la philosophie occidentale. On ne pouvait aller plus loin, et Marx considérait également Hegel comme le penseur qui allait mener la pensée occidentale à son terme. On rendait par là un trait essentiel de la philosophie, tandis que d'autre part, on annonçait la crise actuelle » (page 163).

L'auteur analyse cette crise, en notant que nous nous trouvons à une époque où il devient presque impossible à l'individu d'exister. Cette fin de la liberté implique la fin de la philosophie. D'où la nécessité, selon l'auteur, que l'individu adopte une attitude des plus protestatrices. Il doit s'exprimer par une philosophie de la révolte et de la protestation. Le problème d'aujourd'hui est celui de la perte de l'inquiétude individuelle, fondement et force motrice de la philosophie. Alors, « la nouvelle philosophie assumera et développera l'inquiétude mais il ne s'agira pas d'une inquiétude creuse car celle-ci ne se différencie guère de la démence. Le philosophe s'opposera de cette manière à la masse, au sein de la masse elle-même. Comme le fit jadis Socrate, il ira dans la rue et parlera aux hommes considérés comme individus et par cette attitude, il protestera directement contre l'idolâtrie, la vénération d'idoles tels que les États, les Églises, les Académies, les Écoles, non pas en se trouvant en marge, mais en agissant au dedans, en se révoltant de l'intérieur contre tout ce qui veut ou peut ruiner la démarche de l'individu » (page 184).

Et l'auteur tente une description de cette philosophie toute nouvelle dont la tâche serait de montrer à l'homme l'issue qui le délivrera de l'angoisse. Cette nouvelle vie philosophique consistera essentiellement dans une existence autonome. La philosophie a alors pour but de stimuler l'existence spirituelle de l'individu, d'amener l'individu à se fonder lui-même par la seule pensée et de provoquer un retour normal à son existence pour qu'il puisse devenir autonome. L'autonomie, toutefois, n'exclut nullement l'existence des autres. La pensée est la faculté qui met l'individualité en état de chercher la possibilité d'établir une relation avec autrui. Pourtant, cette orientation vers un dialogue avec autrui n'a aucun sens si elle est séparée de la solitude et de l'intériorité. Cette tension à travers le dialogue vise l'autonomie de l'individu, laquelle s'élabore dans la vie concrète auprès des autres. Ce qui amène l'auteur à des études sur les relations entre individus et société, autonomie et destin.

Plusieurs autres thèmes sont développés dans ce volume. Citons, à titre d'exemples, le thème du culte du génie ou du héros, le thème de la cité universelle et idéale, le thème de la situation de l'homme dans l'univers tant dans ses dimensions intersubjectives que cosmiques.

Cet ouvrage défend une thèse très radicale, peut-être trop radicale. L'auteur a tendance à s'appuyer sur les cas extrêmes pour chercher une notion de la philosophie. Certaines descriptions de situations ont une tournure quelque peu caricaturale, ou du moins ne semblent pas avoir été senties de l'intérieur. En résumé, ce volume peut être une bonne source d'inspiration, un véritable stimulant dans la recherche philosophique et une lumière sur le sens actuel et véritable du philosophe dans la cité contemporaine. Toutefois il est important que le lecteur retienne bien la leçon centrale de l'ouvrage et l'applique à l'ouvrage lui-même : il doit savoir exercer son sens critique et contestataire devant cet écrit.

Roger EBACHER

Hans Urs von BALTHASAR, **De l'Intégration. Aspects d'une théologie de l'histoire,** traduit de l'allemand par Hélène Bour-

boulon, Henri Engelmann, Robert Givord, Bruges, Desclée de Brouwer, 1970, (16 × 24 cm), 343 pages.

Voici, en une traduction française excellente et dans une présentation matérielle des plus soignées, ce *Das Ganze im Fragment* (Le Tout dans le fragment), essai sur la théologie de l'histoire, dont la critique allemande a déjà fait de tels éloges. Il s'agit, en effet, d'une autre de ces grandes œuvres auxquelles von Balthasar nous a depuis longtemps habitués. L'ampleur de la culture qui est ici à l'œuvre, la profondeur d'une réflexion, souvent toute proche de la prière, la puissance et la séduction d'un style chargé de poésie, et aussi, il faut le dire, une concision dans l'exposé et une manière de procéder par allusions qui exigent du lecteur une attention sans failles, autant de caractéristiques de ce nouveau grand livre de von Balthasar.

« Pas plus que dans notre petit livre antérieur "Théologie de l'histoire" (2e édition, 1960), nous n'offrirons dans cet ouvrage-ci, dit modestement l'auteur, un traité complet de théologie de l'histoire. Nous réfléchirons ici sur quelques thèmes principaux, les cernant en quelque sorte par une pensée qui touchera souvent aux mêmes problèmes ou à des problèmes semblables, considérés sur des plans différents. Toujours apparaîtront la question du temps, de son centre et de sa fin, le problème de la révélation et de la raison qui l'accueille, celui des Juifs et des Gentils, etc. Le thème suggéré par le titre de notre ouvrage guidera le choix que nous ferons dans ces questions : de quel côté devons-nous diriger nos regards pour découvrir, dans l'aspect fragmentaire de notre existence, une orientation vers le tout ? Le moindre débris de poterie éveille dans la pensée l'idée du vase intact ; chaque fragment est déchiffré en esprit à partir de l'ensemble. Notre existence humaine ferait-elle exception à cette règle . . . ? C'est donc sur nous-mêmes que nous nous interrogerons et, ce faisant, nous pensons être plus qu'une simple question. Nous croyons que quelqu'un doit savoir. Qu'il y a *quelqu'un* qui peut répondre à cette interrogation (page 12). »

La réflexion part de l'expérience augustinienne si profonde de la *distensio*, ou de la dispersion du temps. C'est aussi à la lumière d'Augustin, qui refuse « la solution apparente et hâtive d'une gnose de l'identité » et qui la remplace « par la métaphysique définitive de l'Amour absolu » (page 12), c'est à cette lumière donc que von Balthasar se pose les questions : *l'homme peut-il être mené à son achèvement ?* (l'hom- dans la contradiction et la question religieuse ; les échappatoires humaines et la voie chrétienne ; l'homme devant la médiation de l'Église ; réflexion théologique sur la totalité humaine ; initiation à la totalité chrétienne), puis *l'histoire peut-elle être menée à son achèvement ?* (le problème d'une signification théologique de l'histoire ; du sens de l'histoire de l'Église ; du sens théologique de l'histoire du monde ; histoire et intégration). Une quatrième et dernière partie montre l'*intégration dans le Verbe* (parole et histoire ; le Tout dans la partie (ou l'Incarnation) ; foi et éternité), où l'auteur reprend la tradition de la réflexion théologique sur les diverses étapes et les diverses dimensions anthropologiques de la vie du Verbe incarné (comme il le fait encore dans l'ouvrage collectif *Mysterium salutis*).

« La foi seule porte en elle une espérance enrichissante — et non pas un vain attachement au futur — parce que, au-delà de tous les degrés temporels intermédiaires, elle saisit ce qui la comble, ou plutôt elle est saisie par lui. Elle cherche à saisir le but, qui l'a déjà saisie (Phil 3 12-13). En tous les fragments, la foi saisit absolument le tout, parce qu'elle est déjà saisie par le Tout organique, et incorporée à Lui. C'est pourquoi la foi n'a pas de motif pour fuir hors du temps, avec les divers idéalismes, vers un « instant éternel », puisque dans le temps elle tient le Tout, étant donné que le Tout la tient dans le temps. Mais elle n'a pas plus de raisons de fuir, hors d'un présent inassouvi, vers un avenir plus riche, car avec le présent abandonné et sous-estimé, elle perdrait aussi l'éternité qui y habite. Elle se comble de cette éternité, mais ce n'est pas autrement qu'en accomplissant sa mission dans le temps actuel :

ce n'est que dans l'*hodie* que temps et éternité coïncident. Mais la mission se déroule avec le temps et ses événements ; la mission signifie et requiert un avenir. Une telle mission accomplie ne fait qu'un avec la prière : « Que votre règne arrive, que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel. » Avec la mission accomplie, l'éternité vient dans le temps sur le chemin de l'avenir ; c'est pourquoi le temps, lui aussi, va à la rencontre de l'éternité, dans laquelle le temps accompli se trouve, comme ressuscité. En priant, en obéissant, nous hâtons la venue du Christ. "Le salut est maintenant plus près de nous qu'au temps où nous avons cru. La nuit est avancée. Le jour est tout proche » (Rm 13 11-12) (page 334).

Ainsi donc, quelle que soit la valeur positive qui soit accordée, au-delà d'Augustin, à l'« évolution » du monde, le sens ultime de l'histoire se dévoile effectivement là où Augustin l'a placé, c'est-à-dire dans le Christ, récapitulateur de tous les fragments de nos vies.

On aura deviné l'importance de cet ouvrage, difficile certes, mais d'une profondeur et même d'une ferveur exceptionnelles.

Gilles LANGEVIN, S.J.

En collaboration, **Eucharisties d'Orient et d'Occident,** coll. « Lex Orandi », n^os^ 46-47, tome I, 218 pp. ; tome II, 298 pp., Paris, Éditions du Cerf, 1970.

Ces deux ouvrages contiennent des communications faites à la Semaine liturgique de l'Institut S. Serge par des spécialistes de l'histoire des rites. Tous s'en tiennent à des études sur la grande prière eucharistique, qu'il s'agisse du Canon romain, des diverses traditions protestantes ou des anaphores orientales. On éprouve un vif intérêt à lire quelques aperçus neufs sur les textes de la Didachè et les divers repas sacrés en usage dans l'Église primitive.

Il faut se réjouir que l'étude de la Tradition se poursuive avec autant d'aplomb et apporte l'éclairage indispensable à une pastorale liturgique non échevelée. Les Occidentaux en ont encore à apprendre sur leur propre tradition. Que dire alors de la tradition orientale ? et spécialement de la tradition juive dont ils sont tellement tributaires ?

Nous savons gré aux Semainiers de S. Serge de nous aider ainsi à dégager l'essentiel sur le point précis du Canon de la messe. Les auteurs s'adressent à des gens initiés à la méthode historique. Donc ici, pas de théologie pastorale, encore moins de littérature pieuse. Le sérieux de leur recherche nous met en confiance. Leur ouverture œcuménique « sonne juste » et nous éduque.

Maintenant que le problème du Canon romain a été résolu dans le sens d'un répertoire d'anaphores, n'est-on pas en droit d'espérer plus de savoir-faire pastoral de la part des usagers ? Saint Augustin se plaignait jadis des « bavards incompétents » ; aujourd'hui il pourrait s'en prendre aussi aux automates de la prière eucharistique.

Benjamin FORTIN

**Vocabulaire de théologie biblique,** publié sous la direction de Xavier LÉON-DUFOUR, Jean DUPLACY, Augustin GEORGE, Pierre GRELOT, Jacques GUILLET, Marc-François LACAN. Deuxième édition révisée et augmentée, Paris, Éditions du Cerf, 1970, (18 × 22.5 cm), 732 pages, 66 F.

Il n'est plus nécessaire de souligner les qualités exceptionnelles du *Vocabulaire de théologie biblique* que publiait aux éditions du Cerf en 1962 une équipe de 70 exégètes de langue française, sous la direction du P. Xavier Léon-Dufour. L'ouvrage méritait l'accueil enthousiaste que lui réserva le public le plus varié. Il est maintenant traduit en 13 langues. Le VTB, — pour employer un sigle devenu si familier aux biblistes d'expression française, — est une somme de théologie biblique remarquable par l'abondance des matériaux exploités, par la netteté de la pensée, par le soin apporté à la présentation littéraire et pédagogique des articles. Rarement vit-on un ouvrage rédigé par une aussi large équipe